

- Je l'ai testée moi même ! avait-il dit. Avec ça tu pourras aller là où tu voudras quand tu voudras ! Enfin.... surtout quand tu voudras !

Gérard, même si c'était un ami, me devait beaucoup d'argent qu'il avait perdu au jeu. Cet argent, j'en avais besoin pour survivre : l'hypothèque m'avait pris au cou, ma copine attendait toujours cette belle demande en mariage, bien évidemment synonyme de bague sertie de diamants très coûteuse qui allait se révéler inutile puisqu'elle ne la mettrait qu'une ou deux fois lors de soirées où nous sommes trop peu souvent invités, et, bien sûr, mes très chers parents, sévissant en ne voyant pas arriver le chèque promis en retour de toutes les demandes d'argent que j'avais pu, à mon plus grand malheur, formuler lors de cette idiote période qu'est l'adolescence, à qui je devais une coquette somme. Tout cela faisait que j'arrivai chez celui qui pouvait m'aider à m'en sortir plutôt furieux voire même en rage. Et lui, au lieu d'avoir mon argent qu'avait-il ? Une soi-disant « machine à voyages temporels ultra-sophistiquée » ! Non, je n'aurais jamais dû l'accepter mais il me faisait tellement pitié avec ses vêtements miteux dans sa petite maison sombre... De toutes façons il n'aurait jamais pu rembourser la somme considérable qu'il me devait : lui aussi avait le couteau sous la gorge et l'aurait toujours, c'était sa façon de vivre...

Je l'avais donc accepté, cette « machine », que l'on devrait plutôt appeler « combinaison », l'avais rangée soigneusement en réfléchissant à un mensonge valable qui empêcherait ma chère mère de me mettre à la porte et ma copine de me gifler et de s'en aller vivre avec un autre. En route vers mon appartement je décidai de m'arrêter sur le bord du chemin sur lequel je roulai pour examiner de plus près cette combinaison de tissu noir que j'avais dans le coffre de ma voiture. Le temps était très gris, les nuages très bas lorsque je sortis de ma vieille carcasse sur roue. Je pris donc ce que j'espérai revendre rapidement sur internet mais, quand mes mains se posèrent sur le tissu, je m'aperçus que je n'avais jamais rien touché d'aussi doux et, à la fois, qui avait l'air prêt à supporter presque tous les dommages possibles. Intrigué, je la regardai de plus près et me rendis compte qu'il y avait une poche et que, dans cette poche, il y avait un papier. Je le tirai donc de l'habit et le dépliai, m'interrogeant sur sa nature. Sur ce bout de feuille était imprimé, à l'encre noire, un « mode d'emploi réservé au cercle restreint des utilisateurs de la machine à voyages temporels ultra-sophistiquée ». Pour la faire marcher il fallait simplement la revêtir et penser à une époque comprise entre l'an -270 199 et l'an +200 472. Excité par ma découverte et, au même instant, me demandant si je devais croire ce qui, pour moi, n'existait pas, je vécus un court dilemme. Mais ma curiosité prit le dessus, je me dévêtis puis endossai la tenue qui d'ailleurs ne pesait rien sur mes épaules. Je remis le mode d'emploi dans la poche intérieure puis me rendis compte que je n'avais pas pris le temps de réfléchir à ma destination temporelle. À la limite de la panique, je regrettai déjà ma brusquerie, souhaitant, à mon plus grand malheur, être 35 secondes plus tôt afin de pouvoir arranger ce léger désagrément sans que, à mon insu, je ne puisse penser à quelque destination extravagante et me retrouver de ce pas à une époque que je n'avais pas envie de connaître. Seulement, je venais d'émettre l'envie de me trouver à une période, proche certes, mais à laquelle je ne me trouvais pas. Cela suffit largement à ma machine, qui me renvoya exactement au moment où je l'avais voulu. Elle marchait parfaitement et je vis mon « double du passé » à quelques mètres de moi. Lui ne me vit pas. Il avait l'air de chercher quelque chose. La combinaison, celle que je portais ! Mais je le compris trop tard, il remonta vite dans sa voiture et repartit, la larme à l'œil. Sans trop savoir ce que je faisais, je courus derrière la voiture mais me prit les pieds dans un trou de la route de terre. Je m'étalai de tout mon long dans une grande et profonde flaque boueuse. Maudissant le vieux chemin plus qu'il ne le méritait, je me relevai en examinant ma combinaison et en espérant qu'elle n'eut pas reçu de trop gros dommages car elle était, à l'heure actuelle, le seul moyen pour moi d'échapper à cette situation qui ne m'arrangeai pas. Je sortis de ma poche le mode d'emploi et regardai la page 3

nommée « soins ». Mon regard devint blanc et vide quand il se posa sur la ligne qui disait clairement « la puce permettant les voyages temporels est située juste sous votre main droite. Ne JAMAIS exposer cette partie à l'EAU sous peine de détruire définitivement vos espoirs de voyages temporels ».

Je compris alors la totalité de l'atroce situation : j'étais coincé dans un espace-temps où je n'étais pas censé exister, mon « moi » du passé était au bord du gouffre financier, je n'avais aucun autre moyen de locomotion que mes propres jambes, j'étais mouillé et je ne savais qu'approximativement où je me trouvais. C'était sans espoir et je le savais bien. Mais j'étais trop en colère contre moi-même pour me préoccuper de cela. Je pensai alors à mon ami Gérard. Si il avait vraiment utilisé la combinaison il saurait forcément un peu plus long que moi à son sujet. Il n'habitait pas si loin et j'espérai me rendre dans sa pauvre demeure avant le coucher du soleil. Sa piteuse maison m'avait toujours pincé le cœur par sa pauvreté et son délabrement et cette fois-ci ne fit pas exception à la règle. Il vint m'ouvrir, surpris de me voir dans cet état, puis me fit entrer et me demanda des explications, que je lui fournis immédiatement. Après cela, il resta un long moment pensif puis me dit simplement :

- Hé ben ! T'es dans de beau draps mon pote !

Sur quoi je lui répondis :

- Tu vas m'aider non ? Tu me dois bien ça !

Il accepta donc d'envisager la possibilité d'apporter son aide dans la résolution de mon gros problème. Heureux, je lui proposai de commencer à réfléchir aux solutions qui permettraient d'améliorer quelque peu mon immense souci. Il y avait bien sur la très sombre option de la mort, bien que je ne l'envisageai pas le moins du monde, mais aussi la solution d'attendre et d'observer mon double afin d'avoir une vue un peu plus objective des faits, pour laquelle j'optai presque immédiatement.

La combinaison ! Elle avait disparue de mon coffre ! Dépit, je m'asseyais sur le rebord de mon coffre en me demandant où elle avait bien pu se glisser quand j'entendis le vent faire bruisser les buissons derrière mon « bolide ». Il faisait plutôt froid. Je remontai vite dans ma voiture et repartis rapidement avec la seule envie de me glisser sous les couettes de mon chaleureux lit. Encore ahuri de l'absence de l'Habit dans mon coffre, je ne fis pas attention à l'énorme flaque de boue dans laquelle je roulai, que je remarquai seulement après plusieurs cahots qui m'indiquèrent qu'elle était très profonde. Énervé, j'accélérai et, retrouvant l'asphalte, je repartis vers la ville, qui semblait déserte compte tenu du temps apocalyptique. La rage au ventre, je claquai enfin la porte de mon modeste appartement, et attrapai le combiné téléphonique avec la ferme ambition de commander quelques pizzas afin de calmer les gargouillements de plus en plus bruyants de mon estomac. Une fois ma demande accomplie, je me rendis compte de la solitude qui m'entourait. Ma copine ! Où était-elle ? J'aperçus alors le mot posé sur la table de la salle à manger qu'elle m'avait laissé. Pris d'une soudaine inquiétude, je m'avançai précipitamment vers ladite table et dépliai ladite feuille. Élodie et moi, ces temps-ci ça n'allait pas très fort et, pour comble de malchance, elle avait décidé de partir une semaine avec un groupe d'amies en bord de mer, mais en août. Elle m'expliquai justement que, vue mon attitude à son égard et vu l'impatience de ses amies, elles avaient décidé d'avancer le voyage. Soupissant et sachant bien ce que cela signifiait, j'allumai mon vieux téléviseur, m'ouvris une bière et mangeai nerveusement la pizza qui venait de m'être livrée. Alors, devant une émission inintéressante au possible, je pris la décision d'aller voir le lendemain mon ami Gérard à propos de la fameuse combinaison, que je ne me souvenais maintenant plus avoir réellement mise dans mon coffre.

Le lendemain, après un réveil difficile, je réussis, grâce à un énorme effort de volonté, à prendre ma voiture et à rouler la trentaine de kilomètres qui séparaient mon appartement de sa maison. Arrivant devant chez lui et frappant fortement sa porte, qui d'ailleurs n'avait rien à voir dans ma colère, je me rendis compte qu'il y avait des empreintes plutôt récentes dans la boue qui siégeait

devant la maison de mon ami. Mais je n'eus pas le temps d'examiner cela de plus près car Gérard ouvrit et me dit :

- Déjà rentré ?

Puis, devant ma mine effarée, il rajouta :

- C'est une blague, bien sûr...

N'étant pas convaincu mais n'ayant pas le temps de m'attarder sur des détails je lui demandai, un peu violemment certes, si il m'avait réellement donné cette « pseudo machine a voyager dans le temps ». Après un temps de réflexion, il me répondit que bien sûr et pourquoi je lui posai cette question. Je lui criai alors carrément que c'était juste parce que je ne l'avais pas trouvé dans mon coffre et que j'avais de sérieuses raisons de croire qu'il n'avait en fait jamais rien mis dans ma voiture. Mais il ne me regardait pas dans les yeux. Il semblait être intéressé par quelque chose derrière moi, ou alors il me regardait de travers d'au moins un mètre. Je me retournai brusquement en criant :

- Mais qu'est-ce que tu regardes, bordel !?

- Rien, rien, me répondit-il, c'est juste que je m'attendais pas à autant de violence envers moi qui croyait te rendre service....

Décidément, il me cachait quelque chose, et j'étais décidé à lui faire avouer, ce que je lui dis directement, et pas de la manière la plus courtoise. Il me répondit que si je ne lui faisais pas confiance il pouvait toujours me donner quelque chose d'autre qui lui appartenait et il m'invita à entrer la choisir chez lui. N'aimant pas trop sa façon de détourner le sujet, j'entrai un peu à contre cœur. Une fois à l'intérieur, je vis clairement qu'il n'avait pas passé la soirée seul, vu l'état du canapé, et que ce n'était sûrement pas avec une fille, à moins qu'elle aime passionnément les bières de premiers prix, vu leur nombre sur la petite table basse. Me radoucissant un peu j'allai lui demander avec qui avait-il dormi et où était-il passé quand j'aperçus sur un bord du canapé une espèce de combinaison noire pleine de boue sèche qui ressemblait grandement à celle qu'il m'avait montré la veille. Oubliant mon accès de gentillesse, j'explosai, lui demandant qu'est-ce que pouvait bien faire là LA combinaison qu'il était censé m'avoir donné la veille et n'attendant pas de réponse je la pris et sortis rapidement de la maison. Quelle ne fut pas ma surprise quand je vis en ouvrant la porte un homme en train de regarder par le trou de la serrure. Nous poussâmes tous les deux un énorme cri de stupéfaction étrangement semblable, mais lui fut plus réactif que moi et s'enfuit à toutes jambes vers la lac. Démarrant au quart de tour je le poursuivis, allongeant la foulée, n'écoutant que mon instinct - et pas mon corps. Heureusement pour moi - et pour mes jambes - il avait de trop grandes chaussures, se prit les pieds dans un trou du vieux chemin et s'étala de tout son long dans un énorme flaque de boue. Je le relevai par le col et entraperçu à travers la boue sur son visage quelque chose de familier. Je lui lançai, entre deux respirations, un pitoyable :

- T'es qui toi ?

Toujours sans attendre qu'il me réponde je passai ma main sur sa face boueuse et découvrit enfin ce qui me paraissait familier chez lui. La couleur de ses yeux, ou la forme de sa bouche, peut-être ses cheveux, ou plutôt son menton, ou alors lui tout entier. Oui c'était cela, sa tête toute entière me disait quelque chose, même un peu plus. « Un peu plus » ? Le mot était faible, car, à ma plus grande horreur, c'était bel et bien moi que je tenais par le col.